

Qu'est ce qu'une vie ratée ?

Analyse du sujet

La question peut vous paraître **déconcertante**. D'abord parce que la philosophie, si elle s'est longuement demandé en quoi consistait une **vie réussie** ou **épanouie** - à ce propos, vous avez certainement abordé pendant l'année la problématique antique de la vie bonne, vous avez peut-être également lu l'ouvrage du philosophe contemporain Luc Ferry *Qu'est ce qu'une vie réussie ?* – ne s'est jamais directement interrogée sur la **notion** de **vie manquée** ou **ratée**. Ensuite parce que c'est une question **dérangeante**. Chacun évite de se la poser à soi-même, fuyant ainsi le bilan auquel elle le contraindrait, de même qu'il hésite à la poser aux autres, parce qu'il y voit une question trop directe et presque indiscreète. Et pourtant, la question exige réponse de votre part.

Comment y parvenir ? En comprenant que, conformément à la dialectique des contraires, le fait qu'il y ait des **vies réussies** implique qu'il y ait également des **vies ratées**. « **Raté** » serait donc un **qualificatif** désignant un **genre de vie possible** parmi d'autres. L'expression « vie ratée » cependant n'implique pas seulement une **différenciation**, mais aussi une **évaluation**. Elle établit une **hiérarchie** au sein de ces genres de vie : la **vie réussie**, renvoyant bien sûr au **pôle positif**, en tant que modèle ou idéal, et la **vie ratée** au **pôle négatif**, comme transgression d'un tel idéal. Si rater c'est ne pas mener à bien une entreprise ou ne pas atteindre les buts qu'on s'était fixé, une vie ratée, en effet, c'est une vie manquée, une vie gâchée, une vie perdue. Bien plus, il s'agit de la **forme la plus radicale** de l'**échec**, puisque c'est celui du projet d'être dans sa globalité

Problématique

Il convient alors impérativement de vous demander au nom de **quels critères** on peut s'arroger le droit de décréter d'une vie qu'elle ne vaut rien. Pour qu'une telle évaluation puisse se prévaloir d'une certaine objectivité, il faudrait qu'elle s'appuie sur des **critères objectifs**, susceptibles de faire l'**unanimité**. Le problème est que, dans notre société qui a renoncé à tout modèle commun de « vie réussie », chacun s'estime libre de conduire sa vie comme il l'entend, et se considère comme seul juge de son sens. D'autre part, la question fait intervenir une **dimension temporelle**. Pour juger qu'une vie est ratée, il faut prendre un certain recul par rapport à elle, l'envisager comme si elle était arrêtée. A quel

moment peut-on poser sur sa vie un tel **jugement rétrospectif** et déclarer qu'il est **trop tard** ? Il vous faudra prendre au sérieux les **difficultés** de la **question**, leur examen pouvant faire l'objet de la première partie de votre argumentation. Soyez attentifs cependant au fait que le sujet n'est pas un débat. La **formule** « **qu'est ce que** » implique que votre correcteur attend de vous que vous parveniez à **définir** la formule en jeu, à lui donner un **contenu** et un **sens**. Et de fait, il semble que nous ne soyons pas tous égaux devant la réussite ou l'échec de notre vie. Il est incontestablement des **facteurs, intérieurs ou extérieurs**, qui contribuent à vouer certaines vies au malheur, à l'échec, à l'exclusion, comme si un **fatum impitoyable** pesait sur elles. D'autre part, il faut prendre au sérieux le **sentiment d'échec** qu'éprouvent de nombreuses personnes aujourd'hui. La seconde partie de votre argumentation pourra être consacrée à l'examen de ces **différents facteurs d'empêchement**. Au final, il vous faudra comprendre que l'**enjeu essentiel** du sujet est de vous amener à vous interroger sur le **pouvoir de maîtrise** dont chacun dispose **sur sa vie**. Devons-nous nous contenter d'invoquer le pas de chance devant les échecs existentiels ? Ne convient-il pas plutôt de penser que si **une vie** n'est jamais **totalelement construite**, elle n'est jamais non plus **totalelement subie** ?

Plan détaillé

I La vie ratée, une expression problématique

1. la subjectivité de tout critère d'appréciation
2. la multiplicité des plans de vie
3. l'ouverture toujours possible sur l'avenir

II La vie ratée, une réalité incontestable et un échec douloureux

1. le poids des déterminismes
2. le sentiment d'échec
3. la pétrification de l'existence

III La vie ratée, un naufrage auquel il est possible d'échapper

1. il n'y a pas de destin pré-fixé
2. l'occasion ou la chance de réussite
3. la sublimation comme transfiguration de l'échec

Dissertation rédigée

Pendant longtemps la valeur d'une vie - réussite ou échec - s'est mesurée à l'aune de la problématique chrétienne de la rédemption. Rançon de la chute, l'existence terrestre était considérée comme une pénitence, un passage obligé durant lequel l'homme pécheur devait travailler à son salut. S'il voulait gagner la vie éternelle, le chrétien devait d'abord accepter de subir les épreuves et les infortunes de ce bas-monde. La béatitude promise dans l'au-delà en serait la récompense. Rater sa vie terrestre était donc en quelque sorte la condition pour réussir sa vie éternelle. Inversement, les succès mondains se trouvaient disqualifiés : en attachant l'homme à de faux prestiges, ils constituaient pour lui un risque de perte. Comme le rappelle l'*Évangile selon Saint Matthieu* « *les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers.* »

A l'ère de ce que Luc Ferry nomme la laïcité achevée la perspective s'est entièrement renversée. Ayant définitivement renoncé à toute espérance en un au-delà hypothétique, l'homme contemporain a fait du bonheur et de la réussite dans cette vie un idéal absolu. Dans cette course au succès, cependant, il y aura toujours des perdants ou des recalés. Bien plus, dans une société où l'ascenseur social peut descendre aussi vite qu'il est monté, où les aléas de l'existence sont de plus en plus fréquents et la concurrence de plus en plus sauvage, chacun d'entre nous court le risque de devenir à son tour un loser. Définir ce qu'on peut entendre par « vie ratée » devient alors une tâche urgente. Se confronter à cette tâche, cependant, c'est se heurter d'emblée à une double difficulté : le caractère inévitablement subjectif de tout jugement par lequel on prétend décider de la faillite d'une vie, et la dimension temporelle de l'existence, qui fait de celle-ci une aventure qui, tant qu'elle se poursuit, n'est jamais définitivement figée.

Après avoir, dans une première étape, exposé ces difficultés, nous constaterons qu'il est bien un certain nombre de circonstances sociologiques ou existentielles qui font que certains, plus que d'autres, courent le risque de faire un jour partie de recalés de la vie. Nous terminerons en nous demandant si se poser la question de savoir ce qu'est une vie ratée n'est pas déjà se donner les moyens de reprendre sa vie en mains.

Le jugement par lequel on décrète d'une vie qu'elle est ratée suppose d'abord qu'on dispose d'un critère susceptible d'être admis par tous. Tel était le cas, souligne Luc Ferry dans *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*, des philosophes de l'Antiquité : la question de la « vie bonne » - et de son contraire, la vie « ratée » - prenait un sens dans sa référence à des principes transcendants qui en constituaient l'unité supérieure de mesure. Prenons l'exemple de la doctrine stoïcienne. Selon elle, le cosmos tout entier est régi par un ordonnancement harmonieux et bon où « *tout est en rapport avec tout, tout est dans tout, tout a*

besoin de tout. » L'individu qui chercherait alors à se retrancher volontairement de ce Tout et qui refuserait sa dépendance à son égard – par exemple en s'attachant à vouloir changer le cours des événements alors que celui-ci lui échappe – ne pourrait que vouer son existence tout entière à l'échec. Comparable, écrit Marc Aurèle dans ses *Pensées pour moi-même*, à « *une main amputée, un pied, une tête coupée et gisante à quelque mètres du corps* », il se condamnerait à une vie à la fois déraisonnable et malheureuse, parce que privée de son sens. Aujourd'hui, cependant, il n'y a plus de sens commun, d'accord unanime sur une vision du monde. Aucune philosophie, aucune religion n'est susceptible de nous proposer un modèle de vie réussie s'imposant à tous. Comment alors s'accorder sur cet anti-modèle que serait la vie ratée ?

Pour dire d'une existence qu'elle est ratée, il faut d'autre part l'envisager de manière globale. Or dans cette totalité qui est celle d'une vie il convient de distinguer ce que Ricœur nomme des plans de vie, vie professionnelle, vie de famille, vie de loisir, vie associative et politique... Déjà les anciens Grecs différenciaient la vie de plaisir, la vie active au plan politique et la vie contemplative. Certes, nous rêvons tous de la synthèse admirable qui cumulerait la réussite dans ces différents domaines. Mais cette satisfaction parfaite demeure de l'ordre de la pure utopie. Et chacun d'entre nous se voit contraint à faire un certain nombre de choix préférentiels, qui l'amèneront à privilégier tel plan de vie au détriment des autres. Tout choix exige des renoncements, mais ces renoncements ne sont pas pour autant le signe d'un échec global. Dira-t-on, comme Calliclès, au nom d'un idéal de vie qui place la réussite dans le pouvoir et le prestige social, que la vie de Socrate est celle d'un raté, parce qu'il a renoncé à faire carrière politique et à gagner de l'argent pour se consacrer exclusivement à sa mission d'éducation ? Dira-t-on que la vie de tel artiste, qui a sacrifié à sa vocation tous les autres aspects de sa vie - renonçant à l'amour et à la vie de famille, acceptant la solitude et la pauvreté – a été une vie ratée ?

Jamais ratée dans sa totalité, une vie ne l'est sans doute jamais non plus de façon définitive. Affirmer d'une existence qu'elle est manquée, en effet, c'est faire comme si son cours s'était arrêté, comme si ce qui était encore du provisoire était devenu définitif. Or, tant qu'il y a de la vie, celle-ci reste ouverte sur un avenir toujours neuf, toujours à faire, toujours susceptible de remettre en question une situation, aussi sombre et désespérée qu'elle soit. Telle est ce que Sartre nomme transcendance, et qui est selon lui la caractéristique de l'existence humaine. L'homme n'est pas enfermé dans l'existence murée en elle-même du caillou, il se définit par la capacité de se dépasser lui-même et de dépasser à tout instant toute situation. C'est ce qu'Oreste cherche à faire comprendre à sa sœur Electre dans la pièce *Les mouches*. Alors que celle-ci s'enferme dans le remords et la culpabilité d'un passé douloureux qu'elle veut croire irrémédiable, Oreste tente de l'entraîner « *de l'autre côté des fleuves et des montagnes* », vers une renaissance, à la recherche d'un nouvel Oreste et d'une nouvelle Electre : car l'existence n'est jamais figée, tout peut recommencer.

La notion de vie ratée, cependant, semble bien correspondre à une réalité. Si personne ne s'accorde sur ses critères, chacun pourtant sait qu'il est des vies misérables, dont il ne voudrait pour rien au monde.

Naissance dans un milieu social défavorable, misère, pauvreté, exclusion : il semble difficile de ne pas reconnaître que de telles circonstances socio-économiques défavorables font pencher la balance du mauvais côté de la vie. Ainsi Zola nous donne-t-il à voir dans *L'assommoir*, à travers le personnage de Gervaise, la dégradation et la déchéance d'une vie, broyée par une fatalité implacable. Abandonnée par un premier amour avec ses deux enfants, Gervaise subira la brutalité de son mari, Coupeau, après que celui-ci ait été victime d'un grave accident de travail. Commence alors sa longue chute dans l'alcool et la pauvreté. Gervaise mourra détruite, accablée « *de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée* ». Si nous sommes loin du XIX^{ème} siècle de Zola, la grande pauvreté n'a pas disparu de nos sociétés. Humiliation, difficulté d'éduquer ses enfants, impossibilité d'accéder à un logement convenable, de partir en vacances, de se projeter vers l'avenir, relégation dans une forme d'anonymat... autant de vies précaires et naufragées qui se délitent peu à peu. A ces facteurs matériels il convient d'ajouter les facteurs psychiques inconscients dont l'importance a été à juste titre mise en évidence par la psychanalyse. Les traumatismes d'une enfance sans amour, par exemple, peuvent entraîner un déséquilibre, un malheur, qui se poursuivent jusqu'à la mort. Devenus adultes, il est des hommes qui s'obstineront indéfiniment à reproduire les situations d'échec vécues dans leur enfance, sans jamais parvenir à les surmonter.

Si la plupart d'entre nous demeure à l'abri des grands désastres existentiels, psychiatres et sociologues s'accordent à reconnaître que de plus en plus d'individus souffrent d'un sentiment d'échec, même si celui-ci ne s'appuie sur aucune réalité objective. Ce sentiment de ratage, explique Alain Ehrenberg dans *La fatigue d'être soi*, serait à l'origine d'une nouvelle pathologie, la dépression. La dépression est une maladie de l'insuffisance. Elle incarne la tension entre l'aspiration à réussir sa vie et la difficulté à y parvenir. Dans un monde de compétition exacerbée, où les figures du gagnant et du battant dominent l'imaginaire collectif, où la nécessité d'être performant s'impose à tous, le déprimé ne se sent pas à la hauteur. Il se place dans une logique d'infériorité, se considère comme incapable de gérer sa propre vie, ressent tout échec partiel – faute professionnelle, licenciement, panne sexuelle, rupture amoureuse - comme un échec global faisant de lui un incapable et un raté. Les plus jeunes eux-mêmes ne sont pas à l'abri d'un tel sentiment d'insuffisance, dans un système scolaire où la sélection se fait de plus en plus précoce et de plus en plus impitoyable.

Enfin, il faut reconnaître que l'espoir de pouvoir toujours faire bifurquer ou recommencer une vie qui s'enlise dans l'échec est utopique. Dans toute

existence vient inévitablement un moment où on est en quelque sorte pris dans l'étau de sa propre vie. Si la jeunesse est l'âge où l'existence est encore indéterminée, et l'horizon des possibles largement ouvert, avec les années cependant croît le poids de ce que Sartre nomme le pratico-inerte. Le champ des possibles se réduit. Les projets se pétrifient. La vie se fige dans l'inertie. L'existence est devenue destin. On réalise qu'il est trop tard, que les projets qu'on s'était fixés – rencontrer le grand amour, réussir une brillante carrière, devenir champion sportif, écrire un chef-d'œuvre - ne verront pas le jour. Viennent alors les constats amers de la désillusion. C'est un tel constat que fait Frédéric Moreau, le héros de *L'éducation sentimentale*, lorsque, bien des années plus tard, il reçoit la visite de la femme qu'il a aimée depuis son adolescence d'une passion obsédante mais jamais assouvie. Lui qui avait préféré les sentiments à la réussite sociale ne peut que reconnaître l'échec de toute une vie. « *Quel bonheur nous aurions eu* » soupire-t-il. Quand une vie s'exprime au conditionnel, c'est qu'elle a été ratée.

S'en tenir à un tel constat de faillite et de désarroi revient toutefois à entériner l'idée de destin. Or, il semble malgré tout possible d'envisager certains biais par lesquels on pourrait échapper à une vie ratée.

Que l'idéal de la réussite à tout prix fasse la part trop belle à la liberté au regard des infortunes de l'existence, qu'il se révèle culpabilisant pour de nombreux individus, en effet, ne signifie pas pour autant que nous n'avons aucun pouvoir sur notre vie. Le prétendre serait tomber dans ce que Sartre nomme la mauvaise foi. Dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme*, celui-ci dénonce cette attitude courante qui consiste à se consoler d'avoir raté sa vie en invoquant un destin adverse : « Je n'ai pas eu la vie que je méritais ». Avec la dureté optimiste qui le caractérise, Sartre rappelle que l'existentialisme, à la différence d'un Zola, refuse catégoriquement de mettre l'échec d'une vie au compte d'un quelconque déterminisme, qu'il soit biologique, psychologique ou social. D'une certaine manière, « *le lâche se fait lâche* » comme « *le héros se fait héros* ». Nous devons reconnaître avec Sartre qu'il n'y a pas de destin pré-fixé et que notre vie personnelle est toujours, en partie, ce que nous en faisons. En ce sens, prendre conscience des mécanismes qui peuvent nous empêcher de réussir notre vie, c'est aussi comprendre comment les déjouer.

Il ne faut pas, d'abord, laisser le temps décider à notre place si notre vie est ratée ou non. Ce qu'il nous faut comprendre, c'est que les moments de notre vie ne sont pas équivalents. Ce qui est possible à vingt ans ne l'est plus quand on en a soixante dix. La vie se décide à certains moments précis, et si nous laissons passer l'occasion, celle-ci ne se représentera plus. Il nous faut donc saisir l'occasion au moment où elle se présente, afin de ne pas perdre une chance de réalisation, de réussite, d'amour. Même les accidents de notre vie, si nous

savons les mettre à profit, peuvent contribuer à l'enrichir et à lui donner davantage de sens. Dans *Cahiers pour une morale*, Sartre prendra l'exemple de la maladie. Certes, elle apparaît d'abord sous la figure de l'obstacle inattendu qui vient bouleverser tous mes projets et limiter mes horizons de vie, par exemple en me contraignant à une réorientation professionnelle ou en m'imposant une période d'inactivité forcée. Mais elle peut aussi m'ouvrir à de nouvelles possibilités. La nouvelle carrière dans laquelle j'ai dû me lancer peut se révéler plus épanouissante que la précédente. Je peux profiter de mon repos forcé pour me remettre à peindre ou à écrire.

Mais le meilleur moyen d'échapper à une vie ratée est sans doute la voie de la sublimation. Il s'agit de canaliser les énergies destructrices qui menacent à tout instant de faire sombrer une vie dans l'échec en leur donnant une nouvelle issue, en les orientant vers un domaine susceptible d'enrichir l'existence de significations nouvelles. L'art est un moyen de sublimation particulièrement efficace. Tout artiste, selon Freud, est un raté en puissance, « *un introverti qui frise la névrose.* » Souffrant de nombreuses frustrations, il voit ses ambitions et ses rêves de réussite se heurter à la barrière implacable de la réalité. La création artistique va alors être le palliatif qui pourra compenser son inadaptation à la réalité et l'aider à surmonter les vicissitudes de son existence. Prenons le cas de Flaubert, tel qu'il a été interprété par Sartre dans *L'idiot de la famille*. Enfant rêveur et mal aimé, souffrant d'une constitution passive qui l'isolait, mal adapté à la vie pratique, le jeune Gustave semblait prédestiné à une vie manquée, comme l'en avait averti son père « *tu seras l'idiot de la famille.* » Déjouant la malédiction paternelle cependant, Flaubert fera le choix de convertir en chance sa malchance : puisqu'il ne se sentait pas fait pour agir, il ferait le choix d'écrire, compensant ainsi sur le plan de l'imaginaire son incapacité à la vie pratique.

La réussite nous est présentée aujourd'hui comme le seul modèle possible de vie. C'est oublier que s'il est des vies réussies, dont la richesse s'impose dans l'évidence, il est aussi des vies marquées par l'échec : frappés de plein fouet par les adversités de l'existence, certains individus se révèlent incapables d'y faire face, que ce soit en raison d'un contexte social défavorable, d'une santé défaillante ou d'une trop grande fragilité psychique. Il n'existe pas, pour autant, de prédestination à l'échec. Le soutenir serait une forme de fatalisme ou de défaitisme. A la suite de Sartre, il faut rappeler que les hommes gardent toujours un pouvoir sur les événements – aussi négatifs soient-ils - qui affectent leur existence. Pour reprendre l'image célèbre du rocher, il dépend d'eux de faire de ces obstacles des auxiliaires ou des adversaires. Car « *les hommes ne sont totalement impuissants que lorsqu'ils admettent qu'ils le sont.* »

Bibliographie

Luc Ferry Qu'est-ce qu'une vie réussie ?

Marc Aurèle Pensées pour moi-même

Sartre Les mouches

L'existentialisme est un humanisme

Cahiers pour une morale

L'idiot de la famille

Flaubert L'éducation sentimentale

Zola L'assommoir

Alain Ehrenberg La fatigue d'être soi